

point en jeu, il n'y a pas de meilleure autorité que la sienne. Mais Las Casas avait connu Velasquez dans sa jeunesse: lorsque le missionnaire débarqua pour la première fois à Cuba, le gouverneur le traita avec courtoisie et l'admit même dans sa confiance. On comprend que cette condescendance d'un homme de noble naissance et d'un rang élevé ait produit une vive impression sur le pauvre ecclésiastique. La plupart des récits du temps le représentent comme un homme hautain, irascible, jaloux de son autorité, avide de richesses. Il se querrela avec Grijalva, le prédécesseur de Cortés, sans cause apparente. Il n'avait pas plus de raison pour rompre avec Cortés avant que celui-ci mit à la voile. Il se proposait deux buts incompatibles: il voulait recueillir les lauriers et les fruits matériels de batailles gagnées, de découvertes faites par d'autres. Un faible esprit pouvait seul accepter de pareilles conditions du gouverneur; mais un faible esprit eût été incapable de mener à bonne fin une telle entreprise. La nomination de Cortés le mit pour toute sa vie dans une fausse position, qu'empirèrent encore tous ses efforts pour en sortir.

La nouvelle de l'ordonnance de l'empereur qui maintenait la suprême autorité de Cortés dans la Nouvelle-Espagne fut accueillie par des acclamations générales. L'armée se réjouit d'avoir enfin obtenu non-seulement une amnistie pour les irrégularités passées, mais un témoignage de reconnaissance pour ses services. La nomination de Cortés rendit pour un moment le calme à son esprit et ouvrit une plus vaste carrière encore à ses entreprises futures. Les soldats, comptant leurs cicatrices et mesurant la reconnaissance de la cour d'Espagne aux services rendus, s'abandonnaient aux plus enivrantes visions. Le réveil devait être triste après ces songes d'or.

## CHAPITRE II.

LA MODERNE MEXICO. — ORGANISATION DU PAYS.  
— CONDITION DES INDIGÈNES. — MISSIONNAIRES CHRÉTIENS.  
— CULTURE DU SOL. — VOYAGES ET EXPÉDITIONS.

1522 — 1524.

Moins de quatre ans après la destruction de Mexico, une nouvelle ville sortait de ses ruines, inférieure peut-être en étendue à l'ancienne capitale, mais plus forte et plus magnifique. Elle occupait si exactement le même terrain, que *la plaza mayor*, ou grande place, était située dans le lieu couvert autrefois par le grand *teocalli* et le palais de Montézuma. Les principales rues partaient, comme autrefois, de ce point central, et traversant toute l'étendue de la ville, aboutissaient aux principales chaussées. Toutefois de grands changements avaient eu lieu dans l'architecture. Les rues avaient été élargies, un grand nombre de canaux comblés, et les édifices construits sur un plan mieux adapté aux goûts et aux besoins d'une population européenne.

Sur l'emplacement du temple du dieu Mars aztèque s'élevait la majestueuse cathédrale de Saint-François; et pour compléter en quelque sorte le triomphe de la croix, les images brisées des dieux aztèques étaient entrées dans les fondements de l'église (1). Dans un coin de la place, sur le terrain occupé autrefois par le palais des oiseaux, un couvent franciscain, splendide bâtiment, fut élevé, peu d'années après la conquête, par un frère laïque, Pedro de Gante, fils naturel, dit-on, de Charles-Quint (2). Dans un angle opposé de

(1) Herrera, *Hist. gener.*, dec. 3, lib. 4, cap. 8.(2) Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 1, p. 271. De Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 38.

la même place, Cortés fit construire son propre palais; il était bâti en pierres de taille, et l'on dit qu'on employa à l'intérieur sept mille poutres de cèdre (3). Le gouvernement en fit plus tard la résidence des vice-rois; et les descendants du conquérant, les ducs de Monteleone furent autorisés à se construire une nouvelle résidence sur un autre point de la plaza, à l'endroit même où, par une coïncidence singulière, s'élevait jadis le palais de Montézuma (4).

Les maisons occupées par les Espagnols, construites en pierres, unissaient à l'élégance une solidité qui en faisait autant de forteresses (5). Les habitations indiennes, pour la plupart inférieures, étaient dispersées dans l'ancien quartier de Tlatelolco, où la nation avait soutenu sa dernière lutte pour l'indépendance! Ce quartier était aussi pourvu d'une spacieuse cathédrale, et trente églises secondaires annonçaient le zèle des Espagnols pour le bien-être spirituel des indigènes (6). Ce fut en veillant sur son troupeau indien et sur les hôpitaux, dont la nouvelle capitale fut bientôt pourvue, que le bon père Olmedo, accablé par ses infirmités croissantes, passa le soir de sa vie (7).

Pour augmenter la sécurité des Espagnols, Cortés fit construire une forte citadelle dans un lieu connu depuis sous le nom de *Matadero* (8). Elle possédait un bassin où les brigantins, qui avaient si puissamment contribué au succès du siège, furent longtemps conservés comme un monument de la conquête. La forteresse achevée, le général, grâce aux mauvais offices de Fonseca, se trouva manquer d'artillerie et de munitions nécessaires pour l'armer. Il suppléa au premier besoin en faisant fondre lui-même des canons avec le cuivre, qui était commun dans le pays, et de l'étain qu'il tira plus

(3) Herrera, *Hist. general, ubi sup.*

(4) De Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 72.

(5) *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 309.

(6) *Rel.*, *ubi sup.*

(7) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 177.

(8) *Rel. quarta de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 376, note.

difficilement des mines de Tasco. Par ce moyen, et en mettant aussi les navires à contribution, il parvint à garnir ses murs de soixante-dix pièces d'ordonnance. Les boulets de pierre, fort en usage à cette époque, étaient aisés à faire; mais pour fabriquer de la poudre il éprouva plus de difficultés. Le nitre était abondant; il fallut se procurer du soufre par une périlleuse expédition dans les entrailles du grand volcan (9). Telles furent les ressources déployées par Cortés pour surmonter les obstacles que lui suscitait la malveillance de ses ennemis.

Le général s'occupa ensuite de peupler la capitale. Il y attira les Espagnols par des concessions de terres et de maisons; et les Indiens, par une politique libérale qui leur permit de continuer à vivre sous leurs chefs, et leur accorda divers privilèges. Grâce à ces encouragements, le quartier espagnol, dans le voisinage de la grande place, compta en peu d'années deux mille familles, et le quartier indien de Tlatelolco ne comprenait pas moins de trente mille âmes (10). Les divers commerces, les diverses professions reprirent leur cours; les canaux se couvrirent de barques; deux vastes marchés, dans les deux grands quartiers de la capitale, étalèrent tous les produits du sol et de l'industrie de la contrée. La ville était remplie d'une population industrielle. Blancs et Indiens, conquérants et vaincus, se confondaient dans un paisible et pittoresque pêle-mêle. Vingt ans ne s'étaient pas écoulés depuis la conquête, lorsqu'un missionnaire, visitant Mexico, affirmait avec confiance ou crédulité que l'Europe ne pouvait se vanter de posséder une plus belle ville (11).

(9) Pour les détails de cette singulière entreprise, voyez plus haut, vol. 2, p. 38.

(10) Cortés, qui ne compte que la population indienne, dit *treinta mil vecinos*. (*Rel. quarta de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 375.) Gomara, parlant de Mexico quelques années plus tard, évalue le nombre des chefs de famille espagnols au même chiffre que le texte. *Crónica*, cap. 162.

(11) Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., partie 3, cap. 7.

Cet éloge n'est guère plus grand que celui du conquérant anonyme; «*cosi*

La métropole moderne du Mexique semblerait, au premier abord, occuper une autre situation que celle que bâtirent les conquérants. Les eaux ne coulent plus à travers ses rues et ne lavent plus la vaste enceinte de ses murs. Elles se sont retirées dans le bassin rétréci de Tezeuco ; et les chaussées qui traversaient autrefois les profondeurs du lac ne peuvent plus se distinguer des autres avenues de la capitale. Mais la ville, embellie, il est vrai, par les travaux des vice-rois, est matériellement la même qu'aux jours de la conquête ; et la massive grandeur des quelques édifices encore existants qui appartiennent à cette époque, ainsi que la magnificence et la symétrie générale du plan, attestent la prévoyante politique du fondateur, qui sut voir au delà du présent et deviner les besoins des générations à venir.

Cortés ne borna pas son attention à la capitale. Il eut soin de fonder des établissements dans toutes les parties du pays dont la position lui parut avantageuse. Ce furent Zacatula, sur les bords de l'océan si mal nommé Pacifique ; Coliman, sur le territoire de Mechoacan ; San Estaban, sur les côtes de la mer Atlantique, à peu de distance apparemment de Tampico ; Medellin (ainsi nommé du lieu de la naissance de Cortés), dans le voisinage de la moderne Vera-Cruz et au port près de la rivière Antigua, dont il reçut le nom. Ce port était destiné à remplacer celui de Villa-Rica, l'expérience ayant démontré que ce dernier n'offrait aucune protection aux vaisseaux contre les vents qui balayent le golfe du Mexique. Antigua, abrité au fond d'une baie, offrait une position plus avantageuse. Cortés y établit un conseil commercial, rattacha le nouvel établissement à la capitale par une bonne chaussée, et prédit qu'il deviendrait le grand entrepôt des produits du pays (12). Mais il se trompait en cela. Par des

ben ordinato et di si belle piazze et strade, quanto d'altre città che siano al mondo. » *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 309.

(12) « Y tengo por cierto, que aquel pueblo ha de ser, despues de esta ciudad, el mejor que obiere en esta Nueva-España. » (*Rel. quarta*, ap. Lo-

causes assez difficiles à démêler, les privilèges de ce port, pour l'entrée et la sortie des marchandises, furent transférés, à la fin du seizième siècle, à la moderne Vera-Cruz, qui ne se recommande par aucun avantage topographique ni même par la salubrité du climat, mais qui n'en est pas moins restée la grande capitale marchande de la Nouvelle-Espagne.

Cortés activa l'établissement de ces diverses colonies par de larges concessions de terre et des privilèges municipaux. La grande difficulté était de décider les femmes à quitter la mère patrie pour résider au Mexique ; Cortés sentait bien que sans elles son œuvre périrait comme un arbre sans racines. Il obligea tout colon marié à faire venir sa femme sous dix-huit mois, sous peine de confiscation du terrain qui lui avait été octroyé. S'il était trop pauvre pour payer le voyage, le gouvernement devait venir à son aide. Une autre loi imposait la même pénalité aux célibataires qui ne se mariaient pas dans le même laps de temps ! Le général regardait le célibat comme un luxe dangereux dans une colonie nouvelle (13).

Sa propre femme, doña Catalina Xuarez, fut au nombre de celles qui passèrent des îles dans la Nouvelle-Espagne. D'après Bernal Diaz, son arrivée causa une médiocre satisfaction à Cortés (14). On le conçoit, puisqu'il paraît ne l'avoir épousée qu'avec répugnance. L'humilité de sa condition et de ses relations ne pouvaient que nuire à sa carrière future. Ils vécurent néanmoins heureux pendant plusieurs années, d'après le témoignage de Las Casas (15) ; et quelles que fussent

renzana, p. 382) L'archevêque confond cette ville avec la moderne Vera-Cruz. Mais la description générale du port réfute cette supposition et nous confirme dans la foi que nous avons ajoutée au dire de Clavigero, d'après lequel la ville actuelle fut fondée par le comte de Monterey, à l'époque mentionnée dans le texte. Voyez vol. 1, p. 265, note.

(13) *Ordenanzas municipal, Tenochtitlan*, marzo 1524, Ms.

Les ordonnances faites par Cortés pour le gouvernement du pays pendant sa vice-royauté, se conservent encore à Mexico, et la copie en ma possession m'a été envoyée de cette capitale.

(14) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 160.

(15) Ante, vol. 1, p. 190.

ses impressions, Cortés eut la générosité ou la prudence de ne les pas trahir. Après son débarquement, doña Catalina fut escortée par Sandoval jusqu'à la capitale, où elle fut reçue avec amitié par son mari et avec tous les égards dus à son rang. Mais le climat du plateau ne convenait pas à sa constitution, et elle mourut trois mois après son arrivée (16). Un événement si favorable à la nouvelle ambition de Cortés ne manqua pas, comme nous le verrons, de provoquer bien des calomnies ; mais il n'est pas besoin de faire observer qu'elles n'avaient aucun fondement.

Dans le partage du sol entre les conquérants, Cortés suivit le vicieux système des *repartimientos*, universellement pratiqué par ses compatriotes. Dans une lettre à l'empereur, il dit que la capacité supérieure des Indiens de la Nouvelle-Espagne l'avait fait d'abord hésiter à les condamner à la servitude, comme on l'avait fait dans les îles. Mais, en y réfléchissant, il avait trouvé les Espagnols si harassés, si appauvris, qu'il leur était impossible de se maintenir dans le pays sans le travail forcé des indigènes, et c'est pour cette raison qu'il avait fait taire enfin ses scrupules devant les remontrances répétées des Espagnols (17). Tel fut le misérable prétexte dont ses compatriotes colorèrent en toutes les occasions cet acte flagrant d'injustice. Toutefois la couronne, dans ses instructions au général, blâma et annula les *repartimientos* (18) ; ce fut en vain. Les besoins ou plutôt la cupidité des colons éludèrent aisément les ordonnances royales. La législation coloniale de l'Espagne atteste, par ses fréquents décrets contre l'esclavage, la lutte qui s'établit entre la couronne et les colons, ainsi que l'impuissance où fut la première de mettre en vigueur des mesures qui contrariaient les intérêts ou du moins l'avarice des

(16) Elle mourut d'un asthme, au dire de Bernal Diaz (*Hist. de la conquista, ubi sup.*) ; mais sa mort semble avoir été trop soudaine pour qu'on l'attribuât à une maladie. Je reviendrai tout à l'heure sur ce sujet.

(17) *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 319-320.

(18) Herrera, *Hist. general*, dec. 3, cap. 3, lib. 4.

derniers. La Nouvelle-Espagne ne fait pas exception à cette règle.

Les Tlascalans, en récompense de leurs services signalés, conservèrent leur liberté, sur la recommandation de Cortés. Il faut ajouter que le général, en accordant les *repartimientos*, prit beaucoup de mesures pleines d'humanité pour limiter le pouvoir du maître, et pour assurer aux indigènes tous les avantages compatibles avec la servitude (19). Ces restrictions, il est vrai, ne furent que trop souvent dédaignées ; et dans les provinces où il y avait des mines, le sort des Indiens fut souvent déplorable. Toutefois la population indienne, groupée dans ses propres villages, vivant sous ses propres magistrats, a continué de prouver par son chiffre, bien inférieur sans doute à celui de l'époque antérieure à la conquête, que sa condition était encore bien préférable à celle des indigènes de toutes les autres contrées du vaste empire colonial de l'Espagne (20). Cette condition s'est graduellement améliorée, sous l'influence d'une morale plus élevée et des idées plus larges du gouvernement, jusqu'à ce que les descendants asservis des anciens possesseurs du sol aient fini par être élevés, dans la république du Mexique, au niveau, du moins nominale, des enfants des conquérants.

Si l'on peut reprocher à Cortés d'avoir fait si bon marché des droits politiques des indigènes, il manifesta la plus louable sollicitude pour leur bien-être spirituel. Il pria l'empereur

(19) Herrera, *ibid.*, dec. 4, lib. 6, cap. 3. *Ordenanzas*, Ms.

Les ordonnances déterminent la nature des services des Indiens, les heures où ils seront employés, leur nourriture, la compensation qui leur sera accordée, etc. Elles exigent que le *encomenduro* pourvoie à leur instruction religieuse, et leur donne des lieux pour la célébration du culte. Mais à quoi servent de bonnes lois, lorsque leur nature même implique la tolérance de grands abus ?

(20) Toute la population de la Nouvelle-Espagne en 1810 est évaluée par don Francisco Navarro y Noriego à six millions d'âmes environ, dont plus de la moitié étaient des Indiens de pure race. L'auteur avait les meilleurs moyens d'information pour obtenir un résultat exact. Voyez de Humboldt, *Essai politique*, t. 1, p. 318-319, note.